



## LE FEUILLETON LITTÉRAIRE DE KLÉBER HAEDENS

*Un jeune Maupassant espagnol*

# “SISSI, MON FILS ADORÉ”

de Miguel DELIBES

Nous ne connaissons pas très bien la nouvelle littérature espagnole. Nos éditeurs pourtant font un effort très honorable pour nous révéler ce qu'elle a de meilleur, et nous sommes heureux d'avoir pu lire, ces temps derniers, des livres aussi divers et aussi attachants que « Les Autres », de Luis Romero (né en 1916), « Jeux de mains », de Juan Goytisolo (né en 1931), « Inventions et pérégrinations d'Alfanhui », de Rafael Sanchez Ferlosio (né en 1927), et « Sissi mon fils adoré », de Miguel Delibes (né en 1920). On dira peut-être que ces romans ne nous apportent pas grand-chose.

Ils nous apportent au moins ce sens violent de la vie que la plupart de nos romanciers ont perdu. Et un récit à la fois pittoresque et poétique comme l'« Alfanhui » de Ferlosio, pourrait confondre notre jeune littérature aussi bien par son réalisme féérique que par sa fantaisie et sa liberté.

« Sissi mon fils adoré » (1), dont J. Francis Reille vient de donner une savoureuse traduction, se situe pour nous dans la lignée de Maupassant avec quelque chose de plus secret, et, si l'on veut, de plus profond. Juan Goytisolo cite parmi ses auteurs favoris les jeunes Américains Carson McCullers, William Goyen et Truman Capote, tandis que Ferlosio (qui aime chez les Américains modernes Scott Fitzgerald, Steinbeck et Hemingway) invoque surtout « Don Quichotte », « Moby Dick » et « Le Château » de Kafka. Miguel Delibes, lui, comme Flaubert, Dostoïevsky, Steinbeck et Graham Greene. Il est plus sage et ce n'est pas lui qui, dans l'art de composer un roman, ira bouleverser la tradition. Mais il faut se méfier de son air paisible. Cette démarche lente et provinciale est celle de quelqu'un qui a les poches de son pardessus remplies d'armes à feu.



Le récit commence en 1917, à la Noël, et nous voyons d'abord paraître un gros homme de trente-sept ans, Cecilio Rubès, dont Maurice-Edgar Coindreau dit très justement qu'il est une espèce de Babbitt espagnol apparenté aussi à M. Homais et à Pécuchet. Cet homme possède un commerce d'« Installations sanitaires » qui a fait de lui, dans sa ville, le roi du lavabo, de la baignoire et de la cuvette hygiénique. Miguel Delibes le présente ainsi :

« Cecilio Rubès était, en 1917, un négociant consommé, fort d'une longue tradition. Enfant, Cecilio Rubès ne se sentait pas attiré par les affaires de son père ; il aurait aimé, lui, altérer la tradition familiale, embrasser une profession qui exigeait plus de cerveau et d'initiative personnelle, mais Cecilio Rubès laissa passer les années cruciales, parce qu'il n'était pas ce qui s'appelle un homme intuitif et audacieux, ou parce que, fatalité inexorable, les Rubès avaient le commerce des appareils sanitaires dans le sang. »

La ville où se passe « Sissi » n'est pas nommée, mais elle doit beaucoup ressembler à la ville natale de l'auteur, Valladolid. Nous ne devons pas nous attendre à la trouver très pittoresque. Miguel Delibes s'est au contraire efforcé de nous donner l'idée d'une ville de province sans caractère où la vie coule lentement entre l'église, le jardin public, la pâtisserie et le cinéma. Le maître des « Etablissements Cecilio Rubès » y fait figure de personnage. Il est membre et même président du Cercle Royal où se réunissent les plus hautes personnalités de la société locale, généraux en retraite et pharmaciens. Il a une femme, Adèle, qui lui fait mener une existence confortable et une charmante maîtresse, Paulina, qu'il entretient sans histoires dans un petit appartement.



A propos de « Sissi », le critique espagnol José Maria Castellet écrit : « Guidé par une profonde intuition romanesque, Delibes a inculqué à ses personnages toute la complexité de l'homme, la mesquinerie, son mécontentement, son manque d'enthousiasme. Evidemment, on trouve au fond du roman le thème du malthusianisme, mais ce n'est qu'un des nombreux thèmes qui affleurent dans « Mi idolatrado hijo Sissi ». Il y a beaucoup plus dans ce roman. La condition humaine

Un des thèmes les plus remarquables est celui que Castellet appelle le manque d'enthousiasme, le mécontentement. Il existe dans la bourgeoisie où il s'oppose au thème, également fréquent, de l'optimisme familial. Des familles croupissent toute leur vie dans la plus obscure médiocrité tout en s'imaginant voler de triomphe en triomphe. On éclate de joie parce que le fils a pris au vol le dernier autobus (ce qui lui a permis d'économiser un taxi) et cet exploit est célébré comme ceux d'Achille. Et si l'on apprend, un beau jour, que ce fils a l'intention de se fiancer,

Roméo et Juliette ne sont plus rien. Miguel Delibes esquisse ce thème de l'optimisme familial avec les Sendins qui font joyeusement enfant sur enfant et passent leur existence à jubiler sans en avoir apparemment, la plus mince raison.

Mais le thème du mécontentement se développe d'une manière beaucoup plus profonde dans la personne même de Cecilio Rubès. Cecilio est riche ? Ne m'en parlez pas, il pourrait l'être bien davantage. Son affaire est prospère ? Pas assez et nous souffrirons le martyre aussi longtemps que les baignoires Rubès ne seront pas vendues dans le monde entier. Adèle est jolie ? Oui, mais froide. Paulina se montre charmante ? Soit, mais elle nous oblige à mener une vie clandestine fâcheuse pour notre réputation et nous ne pourrons pas tout le temps la garder. N'est-il pas agréable de présider le Cercle Royal ? Cela le serait si les membres les plus influents ne travaillaient pas à nous renverser. On passe de bons moments, malgré tout, lorsque le Xérés coule à flots ? L'ivresse ruine la santé et fait mal à la tête. Mais la santé est bonne ? Trop gros, culture physique indispensable. Gloria Sendin est une voisine charmante ? Et son mari un épuisant crétin.

Cecilio Rubès est un personnage à la fois morose et satisfait, veule et autoritaire, bourgeois de la façon la plus conventionnelle avec des désirs fous d'aventure, se prenant à cinq minutes d'intervalle pour un génie et pour un raté. En lui nous retrouvons la peur — la peur de vivre — l'instabilité émotive et morale, la misère spirituelle, le manque d'imagination, de sensibilité, de délicatesse et d'éducation.

A la fin de l'année 1917, nous le surprenons dans un moment où il ne trouve plus aucun goût à la vie, avec cette révolution russe, cette guerre en France et tous ces Espagnols qui ne veulent pas se laver. Que faire ? Le vieux comptable Valentin, invoquant la nuit de Noël, suggère à M. Rubès d'avoir un enfant. Cecilio sur-saute : « Pour lui, entre tous les martyres connus, le plus méthodique, le plus raffiné était d'avoir à supporter un enfant ». Le jour de son mariage, il a donné sur ce point à Adèle les consignes les plus sévères. Toutefois, il est à ce point désespéré que l'idée du comptable fait en lui son chemin. Si bien même que le soir il se jette sur son épouse hagarde et médusée. Offensive vaine. Le lendemain Adèle lui avoue en tremblant qu'elle est enceinte depuis trois mois.



Il y a des journées épiques dans la vie de Cecilio Rubès. Par exemple, lorsqu'il rompt avec Paulina, qu'il achète en 1925 une automobile Lincoln, qu'il invente la baignoire Rubès à deux plans pour les hommes gros ou que le Cercle royal demande pour lui la médaille de la ville. Mais tout cela n'est rien à côté de la grande affaire de sa vie qui est l'éducation de son fils Sissi.

Education effarante. Elle consiste, non seulement à accepter, mais encore à justifier avec un entêtement invincible exactement tout ce que fait Sissi. Le résultat est que ce Sissi Rubès, qui demeure analphabète jusqu'à un âge avancé, en revanche fume et s'enivre dès l'âge de 12 ans et se trouve, à 14 ans, le familier des plus accueillantes maisons. Ajoutons qu'il bat sa mère, entretient des danseuses, etc. Cecilio trouve cela admirable. Sissi ne peut faire que des choses miraculeuses puisqu'il est son enfant.

Le récit de Miguel Delibes va des derniers jours de 1917 aux premiers jours de 1933, alors que la guerre civile fait rage et que Sissi a 20 ans. Ainsi, nous voyons Cecilio arriver à son apogée, puis décliner lourdement, tandis que Sissi sort du néant, vit une enfance ahurissante et rencontre le feu au moment où quelques lueurs caressent son esprit.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'action dans « Sissi », sauf celle des années qui passent, du temps qui détruit et recrée et du monde qui tourne, plein de bêtise et de sang. Que tout cela est vivant, que tout cela est vrai ! Sans doute, « Sissi » est un roman amer où l'auteur distribue lentement des images pessimistes de l'humanité. Mais le livre entier reste éclairé par un humour qui est bien là pour témoigner de la réalité de l'esprit. Que Cecilio Rubès existe, cela n'a pas d'importance puisque Miguel Delibes est là pour l'observer.

(1) Gallimard, éditeur.

# LAR

and  
affaires

LE - 7<sup>e</sup> roman

ROBES NOIRES  
RIDEAU  
BOUTIQUIÈRE  
L'ASCENSEUR

man frénétique"  
(FRANCE-SOIR)

MAHYÈRE

# JURE DE BLOUIR

rdinaire" J. Albert-Hesse  
L) - "lorsque le cri et  
u'un" C. Mauriac (FIGA-  
le la jeunesse" R. Coiplet  
quelque chose de plus  
né" J. Banzal (FIGARO  
une intensité prodigieu-  
ANCE-CATHOLIQUE)-  
nan d'amour" M. Lange  
confession d'une géné-  
nizén (TÉMOIGNAGE  
e importante réussite"  
FORME).

ivre du siècle ?"  
DUVEAUX JOURS)

CHASTEL  
RÉP

moenne des productions étran-  
gères. Mais il lui manque l'essen-  
tiel : un univers romanesque  
vraiment original. John Braine  
n'est ni Stendhal, ni Balzac. Son  
avenir semble tracé à l'avance.  
Le romancier honnête, solide,  
est nécessaire au bon fonction-  
nement des lettres (Stock). —  
Jean-Edern HALLIER.

## SISSI, MON FILS ADORE

par Miguel Delibes 2

### Le pathétique de la médiocrité

● Miguel Delibes, prix Nadal (le Goncourt espagnol) en 1947 est un des meilleurs romanciers de la génération dite « génération de la guerre ». « Sissi, mon fils adoré » est sans doute la plus équilibrée de ses œuvres aux qualités jusque-là si opposées.

C'est le roman de la médiocrité : c'est dire qu'il est pathétique. Ses personnages : Cecilio Rubes, le père de Sissi, notable, insatisfait ; Sissi, sa mère Adela, Paulina qui, après avoir été le plaisir du père, sera celui du fils, dans leur solitude, avec leurs ridicules, leurs angoisses, leurs espoirs, leurs appétits, leurs échecs et leurs mesquineries sont à la fois pitoyables et profondément émouvants.

Avec la guerre civile, le pathétique devient tragique. Sissi est tué au moment où la guerre et l'amour le régénéraient. Son père, qui n'avait depuis longtemps plus d'autre raison de vivre que son fils adoré, met fin à sa médiocrité en se jetant par la fenêtre. Adela, sa femme, sera à peine plus seule qu'elle n'a toujours été (Gallimard). — P. DEMERON.

## ESSAIS

### L'HUMANISME TECHNIQUE

par Gabriel Veraldi

#### Une fausse antinomie

Gabriel Veraldi a choisi pour son propos un titre-choc qui donne la chasse aux préjugés. Le duel de l'homme contre la machine est un cliché rebattu qui garde sa force, ainsi que le danger du progrès technique pour

lieux  
musicie  
« Etre  
raeli :  
rait ?  
jouait  
autre co  
dans les  
de 185  
Cardinal  
éventail,  
sienne.  
de la C  
comme d  
sation ;  
à Offen  
sonores à  
avec cet  
un homn  
fr'actes i  
parfois,  
l'écoute,  
pour avo  
à lui. «  
Dès lors i  
deux gran

l'humanism  
ment-massu  
Gabriel Ver  
the retard  
contre une  
l'esprit de

A partir  
de Raymon  
livre expose  
qui manqua  
communém  
Veraldi a fa  
thèse sans r  
abstraites, c  
journaliste,  
drues. Vocab  
table, mais  
Son étude  
phénomènes  
ques et socia  
rôle de l'hi  
siècle de pr  
d'adapter —  
l'homme au  
moderne. Au  
gés qui ont  
fordisme et  
sont dangere  
que prend le  
La France es  
tournant. A  
hommes de  
raldi deman  
d'une allergie  
d'orienter n  
demain vers  
C'est là qu'  
valeurs retro  
de séparer l'a  
l'essor techn

"ARTS" - LECTURES  
POUR TOUS  
16 Juillet - 1957

FUNDACION MIGUEL  
DE DELIBES

# Deux romans : bourgeoisie en Espagne et Indiens au Guatemala

## ★ SISSI, MON FILS ADORÉ par Miguel Delibes

Miguel Delibes est jeune ; il est né à Valladolid en 1920 et cependant il ne cherche pas à se faire remarquer en tant qu'écrivain d'avant-garde ; il ne se prévaut pas d'innovations techniques, d'audaces dans la composition ou dans le style. Il a choisi de décrire des tranches de vie, des personnages d'humanité moyenne ; il ne les idéalise pas ; au contraire, il souligne d'un trait vigoureux et souvent trivial, leurs vices, leur vulgarité, et ne recule devant aucune description crue. Son œuvre ne manque pas de mérite littéraire, mais elle est triste, triste comme une vie sans idéal. Un certain humour donne le véritable sens à tant de monotone bassesse.

Delibes s'est proposé de peindre, et en même temps de condamner, une certaine petite bourgeoisie de province qui n'a rien de reluisant. Cette histoire ressemble à mille autres. Quoi de plus banal que ces existences vouées à l'appât du gain et aux satisfactions de l'instinct ? Le héros, Rubès, tient un magasin d'appareils sanitaires ; marié, il a une maîtresse qu'il abandonne à la naissance de son enfant, Sissi. L'éducation qu'il donne à cet enfant trop aimé, est déplorable. Le garçon, blasé avant l'âge, ne sait que faire de lui-même. Un pur amour semble le relever un instant ; mais la guerre civile fournit une solution brutale : il est tué et son père se suicide.

Grâce au don d'observation de l'auteur, le roman semble un documentaire. On a voulu y voir une attaque contre le malthusianisme. Mais c'est la médiocrité humaine elle-même qui est en jeu, le conservatisme d'une classe sociale, la misère spirituelle, le manque d'imagination, de sensibilité, de délicatesse, d'éducation.

L'excellente traduction rend accessible un ouvrage dont la lecture est assez difficile dans le texte, car Delibes fait usage d'un vocabulaire d'une richesse agressive (1).

## ★ ENTRE LA PIERRE ET LA CROIX, par Mario Monteforte Toledo

M. Roger Caillois, dans une de ses préfaces, s'exprime ainsi : « Entreprenant une anthologie mondiale du fantastique, je recherchais, dans les diverses littératures, les récits que j'avais l'intention de réunir en un même volume. Je concevais celui-ci comme le musée de l'épouvante universelle. » Bien qu'il s'agisse d'une collection autre que celle qui nous occupe en ce moment, il semble que le parti pris d'épouvante ait guidé encore une fois M. Caillois.

La trame de ce roman, c'est l'histoire triste d'un Indien du Guatemala, et cette histoire n'est qu'un épisode d'une des phases les plus sombres de l'histoire de l'humanité : l'exploitation éhontée de l'Indien

par le blanc. Pour corser son récit, Monteforte Toledo a accumulé les scènes de cruauté et de sensualité. Scènes déplaisantes et pénibles qui n'augmentent pas l'intérêt réel de ces pages imprégnées de l'angoisse de l'Indien faible, livré sans défense à des exploitants sans scrupules. L'un d'entre eux, grâce à un concours de circonstances favorables, devient instituteur rural et cherche à secouer l'inertie de ses frères de race. Isolé, impuissant à atteindre son but, il s'avilit, se vouant à la boisson et à une liaison de bas étage avec une femme blanche. Mobilisé, il ne cherche plus qu'à assouvir sa vengeance ; il devient le complice des bourreaux. Prenant part à un soulèvement général, il est blessé ; il comprend que, pour venir en aide aux siens, il faut d'abord leur échapper, triompher de préjugés de race.

On le voit, c'est tout le problème racial et social qui est posé dans ce cas concret et tragique. On en devine la grande complexité. C'est un document sur la psychologie de l'Indien, son complexe d'infériorité, son respect craintif du blanc. Crainte justifiée, hélas ! par quatre cents ans de domination, trop souvent synonyme de cupidité et de violence (2).

CONCHA BERNOVILLE.

(1) Gallimard ; traduit par Francis Reille, 338 pages, 990 francs.

(2) Gallimard. Traduit par Michel Reboux. Collection « La Croix du Sud », 326 pages, 890 francs.

# "SISSI, MON FILS ADORÉ"

de Miguel DELIBES



Education effarante. Elle consiste, non seulement à accepter, mais encore à justifier avec un entêtement invincible exactement tout ce que fait Sissi. Le résultat est que ce Sissi Rubès, qui demeure analphabète jusqu'à un âge avancé, en revanche fume et s'enivre dès l'âge de 12 ans et se trouve, à 14 ans, le familier des plus accueillantes maisons. Ajoutons qu'il bat sa mère, entretient des danseuses, etc. Cécilio trouve cela admirable. Sissi ne peut faire que des choses miraculeuses puisqu'il est son enfant.

Le récit de Miguel Delibes va des derniers jours de 1917 aux premiers jours de 1933, alors que la guerre civile fait rage et que Sissi a 20 ans. Ainsi, nous voyons Cécilio arriver à son apogée, puis décliner lourdement, tandis que Sissi sort du néant, vit une enfance ahurissante et rencontre le feu au moment où quelques lueurs caressent son esprit.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'action dans « Sissi », sauf celle des années qui passent, du temps qui détruit et recrée et du monde qui tourne, plein de bêtise et de sang. Que tout cela est vivant, que tout cela est vrai ! Sans doute, « Sissi » est un roman amer où l'auteur distribue lentement des images pessimistes de l'humanité. Mais le livre entier reste éclairé par un humour qui est bien là pour témoigner de la réalité de l'esprit. Que Cécilio Rubès existe, cela n'a pas d'importance puisque Miguel Delibes est là pour l'observer.

(1) Gallimard, éditeur.

Nous ne connaissons pas très bien la nouvelle littérature espagnole. Nos éditeurs pourtant font un effort très honorable pour nous révéler ce qu'elle a de meilleur, et nous sommes heureux d'avoir pu lire, ces temps derniers, des livres aussi divers et aussi attachants que « Les Autres », de Luis Romero (né en 1916), « Jeux de mains », de Juan Goytisolo (né en 1931), « Invention et pérégrinations d'Alfanhui », de Rafael Sanchez Ferlosio (né en 1927), et « Sissi mon fils adoré », de Miguel Delibes (né en 1920). On dira peut-être que ces romans ne nous apportent pas grand-chose.

Ils nous apportent au moins ce sens violent de la vie que la plupart de nos romanciers ont perdu. Et un récit à la fois picaresque et poétique comme l'« Alfanhui » de Ferlosio, pourrait confondre notre jeune littérature aussi bien par son réalisme féérique que par sa fantaisie et sa liberté.

« Sissi mon fils adoré » (1), dont J. Francis Reille vient de donner une savoureuse traduction, se situe pour nous dans la lignée de Maupassant avec quelque chose de plus secret, et, si l'on veut, de plus profond. Juan Goytisolo cite parmi ses auteurs favoris les jeunes Américains Carson McCullers, William Goyen et Truman Capote, tandis que Ferlosio (qui aime chez les Américains modernes Scott Fitzgerald, Steinbeck et Hemingway) invoque surtout « Don Quichotte », « Moby Dick » et « Le Château » de Kafka. Miguel Delibes, lui, nomme Flaubert, Dostoïevsky, Steinbeck et Graham Greene. Il est plus sage et ce n'est pas lui qui, dans l'art de composer un roman, ira bouleverser la tradition. Mais il faut se méfier de son air paisible. Cette démarche lente et provinciale est celle de quelqu'un qui a les poches de son pardessus remplies d'armes à feu.



Le récit commence en 1917, à la Noël, et nous voyons d'abord paraître un gros homme de trente-sept ans, Cécilio Rubès, dont Maurice-Edgar Coindreau dit très justement qu'il est une espèce de Babbitt espagnol apparenté aussi à M. Homais et à Pécuchet. Cet homme possède un commerce d'« Installations sanitaires » qui a fait de lui, dans sa ville, le roi du lavabo, de la baignoire et de la cuvette hygiénique. Miguel Delibes le présente ainsi :

« Cécilio Rubès était, en 1917, un négociant consommé, fort d'une longue tradition. Enfant, Cécilio Rubès ne se sentait pas attiré par les affaires de son père ; il aurait aimé, lui, altérer la tradition familiale, embrasser une profession qui exigeât plus de cerveau et d'initiative personnelle, mais Cécilio Rubès laissa passer les années cruciales, parce qu'il n'était pas ce qui s'appelle un homme intuitif et audacieux, ou parce que, fatalité inexorable, les Rubès avaient le commerce des appareils sanitaires dans le sang. »

La ville où se passe « Sissi » n'est pas nommée, mais elle doit beaucoup ressembler à la ville natale de l'auteur, Valladolid. Nous ne devons pas nous attendre à la trouver très pittoresque. Miguel Delibes s'est au contraire efforcé de nous donner l'idée d'une ville de province sans caractère où la vie coule lentement entre l'église, le jardin public, la pâtisserie et le cinéma. Le maître des « Etablissements Cécilio Rubès » y fait figure de personnage. Il est membre et même président du Cercle Royal où se réunissent les plus hautes personnalités de la société locale, généraux en retraite et pharmaciens. Il a une femme, Adèle, qui lui fait mener une existence confortable et une charmante maîtresse, Paulina, qu'il entretient sans histoires dans un petit appartement.



A propos de « Sissi », le critique espagnol José Maria Castellet écrit : « Guidé par une profonde intuition romanesque, Delibes a inculqué à ses personnages toute la complexité de l'homme, la mesquinerie, son mécontentement, son manque d'enthousiasme. Evidemment, on trouve au fond du roman le thème du malthusianisme, mais ce n'est qu'un des nombreux thèmes qui affleurent dans « Mi idolatrado hijo Sisi ». Il y a beaucoup plus dans ce roman. La condition humaine

Un des thèmes les plus remarquables est celui que Castellet appelle le manque d'enthousiasme, le mécontentement. Il existe dans la bourgeoisie où il s'oppose au thème, également fréquent, de l'optimisme familial. Des familles crouissent toute leur vie dans la plus obscure médiocrité tout en s'imaginant voler de triomphe en triomphe. On éclate de joie parce que le fils a pris au vol le dernier autobus (ce qui lui a permis d'économiser un taxi) et cet exploit est célébré comme ceux d'Achille. Et si l'on apprend, un beau jour, que ce fils a l'intention de se fiancer, Roméo et Juliette ne sont plus rien. Miguel Delibes esquisse ce thème de l'optimisme familial avec les Sendins qui font joyeusement enfant sur enfant et passent leur existence à jubiler sans en avoir apparemment, la plus mince raison.

Mais le thème du mécontentement se développe d'une manière beaucoup plus profonde dans la personne même de Cécilio Rubès. Cécilio est riche ? Ne m'en parlez pas, il pourrait l'être bien davantage. Son affaire est prospère ? Pas assez et nous souffrirons le martyre aussi longtemps que les baignoires Rubès ne seront pas vendues dans le monde entier. Adèle est jolie ? Oui, mais froide. Paulina se montre charmante ? Soit, mais elle nous oblige à mener une vie clandestine fâcheuse pour notre réputation et nous ne pourrions pas tout le temps la garder. N'est-il pas agréable de présider le Cercle Royal ? Cela le serait si les membres les plus influents ne travaillaient pas à nous renverser. On passe de bons moments, malgré tout, lorsque le Xérès coule à flots ? L'ivresse ruine la santé et fait mal à la tête. Mais la santé est bonne ? Trop gros, culture physique indispensable. Gloria Sendin est une voisine charmante ? Et son mari un épuisant crétin.

Cécilio Rubès est un personnage à la fois morose et satisfait, veule et autoritaire, bourgeois de la façon la plus conventionnelle avec des désirs fous d'aventure, se prenant à cinq minutes d'intervalle pour un génie et pour un raté. En lui nous retrouvons la peur — la peur de vivre — l'instabilité émotive et morale, la misère spirituelle, le manque d'imagination, de sensibilité, de délicatesse et d'éducation.

A la fin de l'année 1917, nous le surprenons dans un moment où il ne trouve plus aucun goût à la vie, avec cette révolution russe, cette guerre en France et tous ces Espagnols qui ne veulent pas se laver. Que faire ? Le vieux comptable Valentin, invoquant la nuit de Noël, suggère à M. Rubès d'avoir un enfant. Cécilio sur-saute : « Pour lui, entre tous les martyres connus, le plus méthodique, le plus raffiné était d'avoir à supporter un enfant ». Le jour de son mariage, il a donné sur ce point à Adèle les consignes les plus sévères. Toutefois, il est à ce point désemparé que l'idée du comptable fait en lui son chemin. Si bien même que le soir il se jette sur son épouse hagarde et médusée. Offensive vaine. Le lendemain Adèle lui avoue en tremblant qu'elle est enceinte depuis trois mois.



Il y a des journées épiques dans la vie de Cécilio Rubès. Par exemple, lorsqu'il rompt avec Paulina, qu'il achète en 1925 une automobile Lincoln, qu'il invente la baignoire Rubès à deux plans pour les hommes gros ou que le Cercle royal demande pour lui la médaille de la ville. Mais tout cela n'est rien à côté de la grande affaire de sa vie qui est l'éducation de son fils Sissi.